

**Amandine Regamey**  
Doctorante à l'IEP de Paris

# « PROLÉTAIRES DE TOUS PAYS, EXCUSEZ-MOI ! » HISTOIRES DRÔLES ET CONTESTATION DE L'ORDRE POLITIQUE EN EX-URSS

Dans un pays comme l'Union soviétique, où toute expression publique des désaccords est interdite, les histoires drôles politiques peuvent apparaître comme une forme privilégiée de contestation.

Elles expriment en effet une attitude critique envers un pouvoir qu'elles rabaissent, désacralisent, ridiculisent (en russe *smešnoe* signifie à la fois « drôle » et « ridicule »). Les dirigeants, dont les portraits sérieux et dignes emplissent l'espace soviétique, sont représentés en cochon ou en « cul à oreilles » (Khrouchtchev), en vieillard sénile (Brejnev) ou en flic sadique (Andropov). L'Union soviétique apparaît comme un train roulant sans fin vers le communisme, alors que « personne n'a pensé à assurer le ravitaillement pendant le voyage ». Les histoires drôles parodient la propagande, démontent et renversent les mécanismes de légitimation, décortiquent le fonctionnement du système. Représentant les tenants de l'autorité dans des poses licencieuses, à grand renfort d'argot, elles s'attaquent aux tabous, aux héros du panthéon soviétique et jusqu'au personnage sacré de Lénine<sup>1</sup>. De plus, elles donnent difficilement prise à la répression : racontées dans des cercles restreints, circulant de bouche à oreille, les histoires drôles sont volatiles et leur auteur (si tant est qu'il y en ait un) ne peut être retrouvé.

Mais faire des *anekdoty* un vecteur de remise en cause de l'ordre politique, n'est-ce pas idéaliser leur potentiel contestataire ? La distance est grande entre le rire privé et la prise de parole publique, et raconter une histoire drôle ne signifie pas que l'on va se lancer dans une opposition active. Plus encore, les histoires drôles ne peuvent-elles pas paradoxalement contri-

buer à la stabilité du régime ? Le rire ne permet-il pas à peu de frais de décharger l'agressivité contre les autorités ? Exutoire au mécontentement, les histoires drôles ne permettent-elles pas au pouvoir de mieux connaître l'état d'esprit de la population, et ainsi de mieux la contrôler<sup>2</sup> ? Ne servent-elles pas de soupape de sécurité, comme le suggère l'opinion répandue à l'époque soviétique selon laquelle elles émanaient du KGB ?

Comme toute forme de dérision, les histoires drôles semblent ainsi plongées dans une ambiguïté que l'analyse du contenu qu'elles véhiculent et de l'attitude qu'elles dénotent ne permet pas forcément de résoudre.

### **Derrière l'histoire drôle : le dissident ou l'homme du KGB ?**

Les histoires drôles ébranlent l'ordre politique soviétique en contestant la prétention de l'idéologie à fournir un discours d'explication du monde à la fois unique et suffisant. La dérision suppose effectivement l'existence de plusieurs vérités concurrentes, d'idéaux ou de valeurs au nom desquels la réalité peut être remise en cause sur le mode comique. Affirmer que *les premières élections soviétiques ont eu lieu quand Dieu a présenté Ève à Adam en lui disant de se choisir une femme*, c'est en même temps rire de l'absurdité des élections à candidature unique, et insinuer que les élections peuvent (ou doivent) être concurrentielles. Dire que *nous apprenons ce qui se passe dans le monde grâce aux démentis de l'agence TASS*, c'est suggérer que l'on sait (et qu'il faut) interpréter les communiqués de cette agence de presse, mais aussi qu'il existe une autre vérité que celle contenue dans la *Pravda*.

D'autre part, les histoires drôles permettent de surmonter l'atomisation de la société en rétablissant une communication entre les individus. Raconter une histoire drôle est un moyen de « reconnaître les siens », de confirmer une communauté d'idée. Le rire est le signe que l'on partage un code commun, et que l'on a compris le texte « caché » derrière le sens apparent de l'histoire drôle<sup>3</sup>. Cette communication échappe d'autant plus au pouvoir qu'elle n'emprunte pas au langage officiel. Si la langue de bois soviétique construit un monde totalement détaché d'une réalité qu'elle dissimule, les histoires drôles, elles, redonnent un sens précis à chaque mot : double sens et confusions y sont justement un moyen de dévoiler la réalité, comme dans l'apparent lapsus qui consiste à remplacer « communiqué » de l'agence TASS par « démenti ».

Si les histoires drôles jouent un rôle de délégitimation du pouvoir soviétique, il est cependant très difficile d'en mesurer l'impact, tout comme il est malaisé d'évaluer l'importance de leur circulation et de leur diffusion<sup>4</sup>. Il est possible en revanche de se tourner vers le discours sur les histoires drôles (et en premier lieu vers ces histoires elles-mêmes) afin de comprendre comment ceux qui les racontent les perçoivent et se conçoivent.

Les histoires drôles sont vues comme une forme d'opposition au pouvoir, et pour cette raison elles attirent la répression contre ceux qui les colportent. Ainsi un chercheur russe peut

écrire « qu'à l'époque de Staline, celui qui avait raconté une blague pouvait, en application de l'article 58 du code pénal (agitation et propagande anti-soviétique) recevoir une peine allant de dix ans de prison à l'exécution. Plus tard, le régime allégea la punition pour ceux accusés de "colporter délibérément des idées contraires au gouvernement et à la structure sociale soviétique" à trois ans de prison »<sup>7</sup>. Les histoires drôles aussi insistent sur les dangers encourus, comme celle-ci, qui joue sur le mot *sadit'sa* signifiant à la fois « s'asseoir » et « aller en prison » :

— *Comment apparaissent les anecdotes ? On s'assied (sadiat'sa) et on les invente ?*

— *Non d'abord on les invente et ensuite on va en prison (sadiat'sa)*

Celui qui raconte une histoire drôle court le risque d'être dénoncé, s'il y a un délateur ou un informateur du KGB parmi les auditeurs, et cette probabilité est forte à en croire cette conversation imaginaire au goulag :

— *Tu es là pour quoi, toi ?*

— *Paresse*

— *? ? ?*

— *Oui, on était trois à boire un soir, on s'est raconté des histoires drôles politiques. Je suis rentré chez moi, et avant de me coucher je me suis dit qu'il faudrait peut-être aller raconter tout ça à qui de droit. Mais j'ai eu la flemme, j'ai reporté au lendemain. Eh ben les autres, ils y sont allés le soir même !*

L'ampleur des répressions est en réalité difficile à évaluer, et il n'est pas exclu que les risques soient exagérés afin de permettre aux rieurs d'apparaître auréolés d'une aura de dissident.

Dans le même ordre d'idées, les histoires drôles représenteraient un tel danger pour le pouvoir que le KGB lui-même tenterait de contrôler leur contenu, quitte à en inventer une série pour en désamorcer d'autres considérées comme encore plus dangereuses. Les histoires sur le commandant rouge Tchapaev, par exemple, auraient été lancées par le KGB lui-même pour contrer celles sur Lénine. C'est ainsi que les histoires drôles trouveraient leur origine dans le KGB, comme le suggère ce dialogue :

— *Pourquoi n'entend-on plus de nouvelles histoires drôles ?*

— *On a mis en prison le juif<sup>8</sup> qui les inventait au KGB*

— *Et pourquoi ?*

— *Ben... pour les histoires drôles.*

Les histoires drôles seraient donc utilisées par le KGB, mais leur potentiel de contestation serait tel qu'elles échapperaient à son contrôle et l'obligeraient à recourir finalement à la répression. Là encore, les histoires drôles sont synonymes de parole libre et d'opposition au pouvoir. Mais cette histoire introduit un second niveau d'interprétation : le combat entre les histoires drôles et le pouvoir se solde par une victoire du KGB. Transparaît ainsi la peur d'une institution omniprésente qui contrôle même la plus insaisissable des formes d'expression, l'histoire drôle. De plus, le KGB, en colportant des histoires drôles, s'arroge un droit auquel aucun Soviétique ne peut prétendre impunément : il est ainsi identifié comme une institution

toute puissante, dont le pouvoir absolu est signifié par sa capacité à transgresser les interdits valables pour le reste de la population.

### « Qui soutient Gorbatchev ? Personne, il marche tout seul »

L'analyse du contenu même des histoires drôles révèle donc que celles-ci sont rarement univoques, et qu'elles peuvent exprimer deux attitudes différentes, voire deux opinions contradictoires.

C'est ce que montre aussi la devinette : — *Qui soutient Gorbatchev ? — Personne, il marche tout seul.* L'évaluation négative (Gorbatchev n'est soutenu par personne) est tempérée ici par une appréciation positive : à la différence de ses prédécesseurs, Gorbatchev est un dirigeant jeune qui n'a pas besoin d'être physiquement soutenu. De la même manière, les histoires qui circulaient sur un Brejnev sénile et un Politburo moribond montrent à la fois un rejet des dirigeants et la peur d'un vide du pouvoir. Au début des années 1980, alors que la moyenne d'âge du Politburo est de plus de soixante-dix ans, trois secrétaires généraux se succèdent en trois ans. Tchernenko est enterré en mars 1985 après Andropov (février 1984) et Brejnev (novembre 1982), ce qui donne naissance à l'histoire suivante : *C'est l'heure des informations télévisées. Le présentateur, engoncé dans un costume noir, s'adresse aux téléspectateurs : — Chers téléspectateurs, vous allez rire, mais nous avons de nouveau été frappés par une lourde perte.*

Les enterrements répétés aboutissent à un véritable comique de répétition : ils évoquent l'image quasi-automatique de dirigeants tombant les uns après les autres, et le rire est provoqué par l'impression de « mécanique derrière le réel », selon l'expression de Bergson. Mais ce rire devant la mort est-il uniquement un rire sacrilège ? Ne s'agit-il pas plutôt du rire qui nous saisit devant une suite de catastrophes, quand « à ce point là, mieux vaut en rire qu'en pleurer » ?

Dans un système extrêmement centralisé, où le pouvoir prétend guider la société, la sensation que le centre est inoccupé, l'impression d'un vide du pouvoir ne peut que provoquer une peur qui est ici exorcisée par le rire. Certaines histoires drôles sur Brejnev jouent elles aussi sur le double registre de la moquerie et de la crainte. Le rire est à la fois celui de la dérision et du soulagement :

— *Qu'est ce qui arrivera si Brejnev est mangé par un crocodile ?*

— *Pendant deux semaines le crocodile va chier des médailles.*

Cette histoire fait partie d'une série ridiculisant l'amour que portait Brejnev aux décorations, médailles et distinctions honorifiques de toutes sortes. Mais ceux qui raillaient volontiers Brejnev éclairent cette histoire sous un autre angle en rapportant la peur qui les a frappés à la mort de celui-ci. La crainte de l'avenir, le sentiment d'insécurité qu'ils avouent avoir ressenti va dans le même sens que les légendes circulant à l'époque chez les enfants, selon lesquelles « quand Brejnev mourra ce sera la guerre ». Dans cette histoire drôle, le rire conjure le malheur, exorcise

la peur de cette disparition : la mort de Brejnev ne se soldera par rien de plus grave qu'une indigestion de médailles pour un crocodile.

Ainsi, tout en se moquant de ses détenteurs, les histoires drôles réaffirment la centralité et la nécessité du pouvoir politique. Racontées dès l'école, elles peuvent jouer un rôle de socialisation politique. « Antisoviétiques » pour les tenants de l'orthodoxie, elles peuvent aussi bien être considérées comme « soviétiques » en ce qu'elles démontrent l'insertion de ceux qui les racontent dans le système politique soviétique.

### **« Sous Staline notre économie se trouvait au bord du gouffre. Depuis, elle a beaucoup avancé »**

Néanmoins, non contentes de ridiculiser les dirigeants, les histoires drôles s'attaquent également aux formules de légitimation du régime. Contre l'unité affirmée du peuple et du parti, ou la supériorité proclamée du système soviétique, elles invoquent les inégalités sociales et insistent sur les dysfonctionnements de l'économie. Ainsi, de nombreuses histoires drôles critiquent les privilèges de la nomenklatura. À la question *est-ce qu'il y a des pauvres en URSS ?*, elles répondent : *oui, ce sont ceux qui n'ont rien à eux. Leur appartement est un appartement d'État, leur voiture est de fonction, leur maison de campagne également.*

Un des privilèges définissant la nomenklatura est justement de disposer de biens contrôlés par l'État, biens auxquels la majorité des Soviétiques n'a pas accès : grand appartement, voiture, résidence de vacances, ou produits rares. La distinction entre les groupes sociaux passe également par l'approvisionnement<sup>7</sup>. Chacun reçoit sur son lieu de travail une « ration » mensuelle en nature dont la composition varie selon sa place dans la hiérarchie et l'importance de son entreprise dans le complexe industriel soviétique ; les privilégiés ont de plus accès à bas prix dans leurs cantines à des produits introuvables dans les magasins. Les histoires drôles stigmatisent donc ces distinctions passant par la nourriture. Ainsi le slogan « qui ne travaille pas ne mange pas », proclamant que « les parasites » n'ont pas leur place en Union soviétique, est détourné pour critiquer les privilèges des hautes sphères du parti : *Une affiche sur le bâtiment du Comité du parti : « Qui ne travaille pas chez nous ne mange pas. »*

Ces inégalités sont d'autant plus criantes que les Soviétiques se heurtent à de graves problèmes de ravitaillement, attribués à la désorganisation chronique de l'agriculture, au délabrement de l'économie et aux erreurs de la planification. Les histoires drôles affirment ainsi que *ce qui est le plus durable en Union soviétique, ce sont les difficultés passagères* ou encore que *les quatre principales difficultés que l'agriculture soviétique doit surmonter sont... le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.*

Les dysfonctionnements de l'économie soviétique sont parfois abordés par la satire officielle, qui dénonce rituellement le mauvais fonctionnement de la sphère des services, la piètre

qualité de la production ou l'alcoolisme au travail. Mais les histoires drôles vont plus loin : elles remettent en cause le système lui-même, stigmatisent par exemple l'inutilité d'une réforme économique en la qualifiant de *perfusion dans une prothèse*. Elles s'attaquent également à la propagande qui masque la réalité des pénuries :

— *La radio annonce que dans le pays il y a une abondance de produits, et notre réfrigérateur est vide. Qu'est-ce que cela signifie ?*

— *Branchez donc votre réfrigérateur sur l'antenne radio.*

C'est cette même propagande qui proclame la supériorité militaire, scientifique, technique et économique du système soviétique sur les autres, et en particulier sur le monde occidental capitaliste. La compétition avec le système américain, lancée par Khrouchtchev qui voulait que l'URSS « rattrape et dépasse » les États-Unis, n'est gagnée qu'aux prix de pirouettes verbales comme celle-ci : *Lors d'une compétition d'athlétisme opposant deux athlètes, un Soviétique et un Américain, l'Américain arrive le premier. Le lendemain les journaux soviétiques annoncent : « Au 100 mètres le représentant de notre pays est arrivé un des premiers. Le coureur américain est arrivé avant-dernier. »*

Les histoires drôles soulignent encore la contradiction qui consiste à vouloir rattraper le système américain alors que celui-ci est promis à une disparition inéluctable et qu'y règnent soi-disant racisme, chômage et misère. Ainsi personne en Union soviétique ne peut dire ce qui se passera quand *nous aurons rattrapé les États-Unis qui se dirigent vers l'abîme*. S'il y a donc une supériorité du système soviétique, elle réside uniquement en ce *qu'il surmonte avec succès les difficultés qui n'existent pas dans d'autres systèmes*. Le passage du socialisme au communisme, dont l'avènement était prévu au début des années 1980 par Khrouchtchev, n'améliorera pas la situation, comme le montre cette parabole : *Un socialiste, un capitaliste et un communiste se sont donnés rendez-vous. Le socialiste est en retard :*

— *Excusez-moi pour le retard, dit-il je faisais la queue pour du saucisson.*

— *Qu'est-ce que c'est, une queue ? demande le capitaliste.*

— *Qu'est-ce que c'est, du saucisson ? demande le communiste.*

Le fait que le saucisson, denrée rare et symbole des difficultés d'approvisionnement en URSS, ait totalement disparu sous le communisme, suggère que la construction du communisme ne fera qu'aggraver les problèmes que connaît déjà le socialisme réel.

## « — Quelle est l'histoire drôle la plus courte ? —

### **Le communisme »**

Nombreuses sont les histoires drôles soulignant qu'il est bien difficile de construire l'avenir radieux du communisme dans un pays où il manque encore beaucoup pour que le présent soit

assuré : *Deux points sont à l'ordre du jour de la réunion de parti du kolkhoze : la construction d'une grange et la construction du communisme. Étant donné l'absence de planches on est passé tout de suite à la deuxième question.* La construction du communisme est ainsi ramenée à une formule incantatoire dissimulant les réelles difficultés, elle évoque un avenir incertain auquel on ne croit plus :

- *Le communisme est déjà à l'horizon.*
- *Qu'est-ce que l'horizon ?*
- *C'est une ligne imaginaire, dans laquelle la terre se fond avec le ciel, et qui s'éloigne de nous quand nous essayons de nous en approcher.*

Les histoires drôles remettent en cause le grand récit<sup>8</sup> de la construction du communisme. Selon ce grand récit l'Union soviétique, poursuivant l'œuvre de Lénine, est chargée de faire advenir l'Âge d'or du communisme, phase ultime du développement de l'Humanité. Les *anekdoty* l'inversent en situant l'Âge d'or avant la Révolution, et en présentant le communisme comme un anti-avenir, un futur apocalyptique que l'Union soviétique cherche par malheur à exporter.

Cette désacralisation du mythe du communisme est la spécialité de la « radio arménienne », série de questions-réponses qui parodie une émission de vulgarisation sur la construction du communisme. La radio arménienne répond aux questions de ses auditeurs qu'*on peut construire le communisme, oui. Mais survivre sous le communisme c'est improbable* ou encore que *bien sûr, on peut construire le communisme en Suède. Mais ce serait dommage.* Les formules marxistes sont elles aussi détournées. Le communisme reste défini par la formule « à chacun selon ses besoins », mais l'avenir est imaginé à l'aune d'un présent marqué par les pénuries : *Nous sommes déjà sous le communisme. Sur le portes d'un magasin d'alimentation, une affiche : « aujourd'hui il n'y a pas de besoins en beurre ».*

Enfin, la signification de la Révolution d'Octobre est réévaluée : de retournement complet du cours de l'Histoire, elle devient simple échauffourée. La prise du palais d'Hiver de Petrograd le 7 novembre 1917, symbole de la Révolution, est attribuée à l'enthousiasme fort peu idéologique d'une foule dirigée par les bolcheviques depuis leur quartier général de Smolny :

- *Allo Smolny ? Vous avez de la bière ?*
- *Non*
- *Et où est-ce qu'il y en a ?*
- *Au Palais d'Hiver.*
- *Hourrah ! ! ! ! !*

### « Plein le culte » : rejet du culte et attachement à Lénine

Le retournement du grand récit du communisme aboutit également à un renversement du personnage de Lénine, père fondateur du système soviétique. C'est Lénine qui a posé en avril

1917 les thèses qui serviraient de base à la Révolution, haranguant la foule du haut d'une voiture blindée devant la gare de Finlande à Petrograd. Une histoire drôle transforme ses « paroles sacrées » en délire d'ivrogne :

— *Allez, Vladimir Ilitch, buvons un coup.*

— *Ah non, je ne bois plus. Je me rappelle, comme une fois en avril on était bien bourrés, on s'est retrouvés à la gare de Finlande, j'ai grimpé sur une voiture blindée et là j'ai dit un tel tas de conneries, qu'on n'en est toujours pas sorti.*

Les histoires drôles inversent l'image officielle de Lénine<sup>9</sup>, tout en utilisant les multiples épisodes de sa vie que fournit le culte. À la fois tribun révolutionnaire, théoricien de génie, travailleur infatigable, homme simple et modeste, Lénine est transformé en petit chef tyrannique, en intellectuel faiblard qui ne tient pas l'alcool, en cocu dont le corps est prétexte à des jeux de mots érotiques ou scatologiques.

Les histoires drôles donnent parfois l'image d'un Lénine autoritaire, voire sanguinaire lorsqu'il est associé à Felix Dzerjinsky. « Felix de Fer », fondateur de la Tchéka, est alors représenté comme l'exécuteur des basses oeuvres de Lénine, qui lui ordonne de fusiller les mutins de Kronstdat ou un paysan qualifié de koulak sous prétexte qu'il mange à sa faim. Mais dans la majorité des histoires drôles Lénine, identifié à sa casquette et à sa prononciation défectueuse, « apparaît comme un bouffon, un histrion dérisoire, un personnage de carnaval bien davantage que comme un autocrate ou un tyran sanglant »<sup>10</sup>. Lénine, le « cerveau » qui ne peut rien faire sans Dzerjinsky, est aussi un intellectuel dont le désintérêt envers les femmes finit par en faire un mari trompé ; les histoires drôles développent ainsi « le thème du cocuage synonyme de détronement du vieux mari [où] le mari cocu est réduit au rôle de roi détroné »<sup>11</sup>.

Mais la désacralisation de Lénine atteint son apogée dans les histoires drôles apparues lors de son centenaire, en 1970. Réagissant aux milliers de bustes, posters, badges et autres objets de culte à son effigie, celles-ci produisent pour l'occasion leur propre « bric à brac » : un modèle de lit à trois places proposé aux jeunes mariés « *Lénine avec nous* », le savon « *sur les traces de Lénine* », le soutien gorge « *les Monts Lénine* », des petites statuettes gonflables produites par une usine de préservatifs et baptisées « *Lénine est en toi* ». Ces histoires parodient la vague de baptêmes en l'honneur de Lénine en inventant une fontaine « *le jet du chef* », ou un poulailler « *les œufs de Lénine* »<sup>12</sup>.

Les histoires drôles ne permettent cependant pas de conclure que le culte de Lénine est imposé, et qu'il n'a aucune base populaire en URSS : d'une part, elles stigmatisent plus les excès du culte que Lénine lui-même, d'autre part elles traduisent souvent un certain attachement à ce dernier. Les histoires drôles peuvent être vues comme un moyen de se réapproprier le personnage de Lénine, que le culte a figé dans une image lointaine et artificielle. Comparées aux époques plus tardives, les années où Lénine était vivant apparaissent toujours positives, et Lénine lui-même ressuscite pour remettre ses successeurs à leur place :



*Brejnev est venu se recueillir dans le mausolée de Lénine avec son petit-fils. Celui-ci demande : — Grand-père, après ta mort, toi aussi tu vas vivre ici ? — Bien sûr, ici.*

*Alors Lénine se relève brusquement : — bordel, vous vous croyez dans un hôtel, ici, ou quoi ?*

Lénine se place ainsi aux côtés de ceux qui dénoncent le culte pompeux qui entoure Brejnev. Dans d'autres histoires, le « révolutionnaire éternel » trouve que le système soviétique aurait besoin d'une nouvelle Révolution, et il rappelle les dirigeants à une vie plus conforme aux idéaux du communisme.

Les histoires drôles sur Lénine suggèrent que la remise en cause touche moins les valeurs dont le pouvoir se réclame que la réalité d'un système qui correspond peu aux principes qu'il proclame. Elles laissent percer, derrière les railleries, la nostalgie d'un idéal. De même, les histoires drôles qui stigmatisent la coupure entre le peuple et ses dirigeants peuvent traduire en même temps une certaine aspiration à l'unité. Quant à celles qui soulignent l'incapacité des dirigeants et la désorganisation générale de l'économie, elles dénotent en filigrane l'aspiration à un système efficace et à un pouvoir stable et performant. Les histoires drôles contribueraient ainsi à rendre le pouvoir familier, bien plus qu'elles n'inciteraient à le renverser : *le système soviétique ? C'est un peu comme ma femme. Je l'aime un peu, je la crains un peu, je la trompe un peu, je m'en moque un peu, j'en aimerais bien un peu une autre. En gros, je m'y suis habitué.*

#### NOTES

1. Cette analyse puise dans un corpus de 600 histoires drôles qui circulaient dans les années 1960 à 1980 en Union soviétique. En partie tirées du livre de J. TELESIN, « 1 001 anecdotes politiques choisies » (*1001 izbrannyj politiceskij anekdot* — Leningrad, Ermitaz, 1986, 174 p.), elles ont été également recueillies lors de longs séjours en Russie, Ukraine et Biélorussie entre 1993 et 1999. Des entretiens menés en Ukraine et en Biélorussie en 1998 et 1999 ont permis d'évaluer la réaction de différents groupes à ces histoires et de tester leur diffusion.
2. S. DAVIES note ainsi dans son étude sur l'opinion publique sous Staline que les « rapports sur l'opinion publique » des agents du NKVD incluaient souvent les histoires drôles, devinettes ou quatrains qui circulaient parmi la population. (Davies (Sarah) — *Popular opinion in Stalin Russia : terror, propaganda and dissent, 1934-1941* — Cambridge University Press, 1997, p. 10).
3. Les histoires drôles provoquent le rire par la découverte d'un second sens, « caché » dans le texte et dévoilé par la chute. Celle-ci (jeu de mot, remplacement d'un mot par un autre, défigement d'une expression consacrée, contresens, etc.) incite l'auditeur à un travail de réinterprétation, comme dans cette blague circulant dans tous les pays de l'Est : *Marx, revenu sur terre, prend la parole à la radio. Il se contente d'une phrase : « prolétaires de tous pays, excusez moi »*. En riant, l'auditeur montre qu'il partage avec le locuteur non seulement des références communes, mais aussi une évaluation négative de ce qu'est devenu le système soviétique et une attitude envers Marx suffisamment détachée pour accepter qu'il soit ainsi mis en scène.
4. Si les histoires drôles étaient (et sont toujours) une forme privilégiée de divertissement, racontées dans les réunions entre amis ou dans les interminables queues devant les magasins, les histoires politiques n'en représentaient qu'une petite partie. Elles n'étaient pas racontées dans tous les milieux, leur circulation variant selon

plusieurs facteurs : lieu de résidence, appartenance sociale, âge, sexe, attitude vis-à-vis des discours et valeurs officiels, proximité envers le pouvoir.

5. ZLOBIN (Nikolai) — « Humor as political protest » — *Demokratizatsiya* (Washington D.C), Printemps 1996, vol. 4, n° 2, p. 223.
6. Un grand nombre d'histoires drôles soviétiques sont des histoires juives/sur les juifs (définis en URSS comme une nationalité à part entière). Certaines mettent en scène Rabinovitch, « juif typique » qui tempère malicieusement ses attaques contre le régime par une fausse naïveté et échappe à la répression par des déclarations à double sens ; d'autres histoires font référence à l'émigration juive vers Israël puis les États-Unis dans les années 1970. Tout en soulignant la finesse, l'humour et la ruse des juifs, ces histoires renforcent certains stéréotypes antisémites et contribuent à placer les juifs « hors du système » : ce sont eux qui critiquent le système, et ce sont les seuls qui ont la possibilité d'émigrer. Le fait d'attribuer aux juifs l'origine des histoires drôles est donc à double tranchant : l'impact des histoires drôles en est réduit d'autant, puisqu'elles émanent de personnes en définitive « étrangères », extérieures au groupe.
7. Voir sur ce point KONDRATIEVA (Tamara) — *Nourrir et gouverner : histoire des représentations et des pratiques du pouvoir en Russie, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle* — Mémoire pour l'habilitation à diriger des recherches sous la direction de F.-X. Coquin, Université de Paris-I, Paris, 1998.
8. Selon J. F. LYOTARD, les grands récits (ou métarécits) « remplissent comme [les mythes] une fonction de légitimation, ils légitiment des institutions et des pratiques sociales et politiques, des législations, des éthiques, des manières de penser, des symboliques. À la différence des mythes, ils ne trouvent pourtant pas cette légitimité dans des actes originels, fondateurs, mais dans un futur à faire advenir, c'est-à-dire une Idée à réaliser. Cette Idée (de liberté, de « lumière », de socialisme, etc.) a une valeur légitimante parce qu'elle est universelle. Elle donne à la modernité son mode caractéristique, *le projet*. » (Lyotard (Jean-François) — *Le postmoderne expliqué aux enfants* — Galilée, Paris, 1993, p. 72).
9. Pour l'analyse des histoires drôles sur Lénine, et plus largement de l'humour dans le système soviétique, voir BROSSAT (Alain) — « « Pauvre Lénine » ou l'humour populaire soviétique » — *Mots* n° 40, septembre 1994, p. 113-122.
10. BROSSAT, *op. cit.* p. 113.
11. BAKHTINE (Mikhaïl) — *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*. — Traduit du russe par Andrée Robel, Gallimard, 1970, p. 241. Cette idée peut être illustrée par une histoire très populaire : *Dans une exposition de peinture, un tableau intitulé « Lénine en Pologne » représente une meule de foin d'où sortent deux paires de jambes. Un visiteur étonné demande au guide quelques explications. — Ce sont les jambes de la femme de Lénine, Nadejda Kroupskaïa, et de Felix Dzerjinsky, répond le guide. — Et Lénine ? — Lénine ? Lénine est en Pologne.*
12. Les « œufs » désignent en argot russe les testicules.